

Didier Castanet

Comment interpréter correctement * ?

Pour introduire mon propos, je dirai de façon un peu abrupte : à la façon dont l'analyste conçoit et pratique l'interprétation, on peut dire qu'il occupe la place d'analyste et conçoit l'inconscient.

L'usage qui était fait de l'interprétation jusque dans les années 1950 reposait sur des standards, et toujours les mêmes : l'Œdipe, la sexualité infantile, le transfert. Cela va constituer une butée de la psychanalyse au moment où Lacan va reprendre la découverte freudienne pour lui donner une nouvelle fondation. Il suffit pour cela de relire les textes « Variantes de la cure type » ou « La direction de la cure et les principes de son pouvoir ».

C'est la structure du langage de l'inconscient, la dimension du signifiant et de la lettre, l'introduction de la catégorie de jouissance qui vont redonner à l'interprétation une nouvelle dimension.

« Si Freud a apporté quelque chose, c'est ça. C'est que les symptômes ont un sens et un sens qui ne s'interprète correctement – correctement voulant dire que le sujet en lâche un bout – qu'en fonction de ses premières expériences, à savoir pour autant qu'il rencontre, ce que je vais appeler aujourd'hui, faute de pouvoir en dire plus, la réalité sexuelle ¹. » Lacan nous dit cela dans sa conférence de Genève sur le symptôme.

Je situerai mon développement à partir de cette formulation de Lacan, pour tenter de répondre à la question de ce que signifie interpréter correctement, dans le contexte de ses élaborations de cette période. Mon intervention reposera sur le trépied suivant : la coalescence de la réalité sexuelle avec le langage, la façon dont chacun se « sustente » de son symptôme, pour aboutir à l'effet de sens, à l'articulation du sonore avec l'effet de sens dans le réel dans l'interprétation.

Juste pour rappeler le contexte doctrinal, il s'agit de l'introduction du *parlêtre*, de *lalangue* et du séminaire *Encore*, où Lacan effectue un véritable renversement dans son enseignement en donnant la prééminence non plus à l'imaginaire ou au symbolique, mais au réel.

Il fait des signifiants la cause de la jouissance et fait de leur *corporéisation* l'inverse de la *significantisation*. Dans la *corporéisation* il s'agit du signifiant en tant qu'il affecte l'être parlant. Le savoir passe dans le corps et affecte celui-ci, ce qui revient à dire que l'inconscient n'est pas une chaîne mais un savoir qui affecte le corps.

La formulation de l'usage du symptôme comporte la référence à l'usufruit ou à sa jouissance. Pour Lacan, c'est la question de la jouissance qui devient déterminante, celle du réel donc.

Dans la « Conférence de Genève », Lacan nous dit encore : « C'est dans la façon dont la langue a été parlée et aussi entendue pour tel ou tel dans sa particularité que quelque chose ensuite ressortira en rêves, en toutes sortes de trébuchements, en toutes sortes de façons de dire. C'est, si vous me permettez d'employer pour la première fois ce terme, dans ce motérialisme que réside la prise de l'inconscient – je veux dire que ce qui fait que chacun n'a pas trouvé d'autres façons de se sustenter que ce que j'ai appelé tout à l'heure le symptôme ². »

Cela nous indique l'articulation de ces premières rencontres avec la constitution des symptômes, ce que Lacan appelle la façon que chacun trouve de se « sustenter », c'est-à-dire de se positionner comme sujet face à l'irruption d'une réalité sexuelle énigmatique et de sa coalescence avec le langage premier ³.

Mais alors qu'est-ce que cette coalescence ?

L'enfant va faire une coalescence entre les « débris », les « détritiques » déposés par les premiers mots qui constituent ce *motérialisme* en quoi réside la « prise de l'inconscient », avec sa réalité sexuelle. Cette réalité sexuelle est faite de ses propres *jouirs*, ses premières expériences qui ne sont pas si autoérotiques que Freud l'indique, mais « tout ce qu'il y a de plus hétéro », dit Lacan, toujours dans la « Conférence de Genève sur le symptôme », reprenant l'exemple du petit Hans.

Le *jouir* que *la langue* a déposé a mué par cette « coalescence de la réalité sexuelle avec le langage ». La réalité sexuelle est l'irruption de cette jouissance « étrangère » que Lacan dit « parasitaire », « anomalique », « hors corps ⁴ », la jouissance phallique, celle procurée par les érections de son *Wiwimacher* et dont Hans a la trouille. Cette coalescence renvoie à la thèse du séminaire *Encore* qui est celle que le signifiant se jouit.

La question qui se pose maintenant est celle de l'interprétation du symptôme dans son sens sexuel.

L'interprétation psychanalytique est la seule réponse adéquate au symptôme. La définition lacanienne de l'interprétation comme jeu sur l'équivoque signifiante est l'aboutissement logique de toutes les articulations entre le symbolique ou *lalangue*, l'inconscient, la jouissance et le symptôme. Cette définition s'appuie sur la distinction entre sens et effet de sens, plus précisément entre « donner un sens » et « produire un effet de sens ». Pour Lacan, « donner un sens » est le propre du religieux. Dans le champ de la psychanalyse, ce « donner un sens » revient à plaquer sur les symptômes un sens préétabli de nature sexuelle sans tenir compte de la lecture du matériel signifiant.

À ce « donner un sens » s'oppose « produire un effet de sens », opération qui s'appuie justement sur la lecture de la structure *littérante* du signifiant, donc sur les possibilités d'équivoque de *lalangue* qui abolissent tout sens qui se voudrait su d'avance ou valable pour tous.

Quand le sens du symptôme est révélé par l'analyse comme sens sexuel, si cette révélation vaut comme « donner du sens » sexuel au symptôme, cela n'empêchera pas le symptôme de se multiplier, de se déplacer en se métamorphosant.

Alors comment faire pour interpréter correctement ?

Dans la « Conférence de Genève sur le symptôme », Lacan nous dit : « [...] correctement voulant dire que le sujet en lâche un bout ». Il s'agit en effet dans l'interprétation de faire que le sujet lâche un bout du jouir fait de cette « coalescence », et dont se sustente le symptôme.

Puis il ajoute : « Le sens du symptôme n'est pas celui dont on le nourrit pour sa prolifération ou extinction, le sens du symptôme c'est le réel. »

Il continue : « L'interprétation, ai-je émis, n'est pas interprétation de sens mais jeu sur l'équivoque [...] c'est lalangue dont s'opère l'interprétation. » Il s'agit avec l'interprétation comme jeu sur l'équivoque de faire jouer le jouir déposé dans *lalangue*. Dans « La troisième », Lacan précise : « Ce n'est pas parce que l'inconscient est structuré comme un langage que lalangue n'ait pas à jouer contre son jouir, puisqu'elle est faite de ce jouir même. »

Le déchiffrement que Lacan situe comme retour au chiffre est, dit-il, « le seul exorcisme dont soit capable la psychanalyse », et « à aller à l'appropriation [le symptôme] jusqu'au point où le langage en puisse faire équivoque, c'est là où le terrain est gagné qui sépare le symptôme de ce que je vais vous montrer sur mes petits dessins sans que le symptôme se réduise à la jouissance phallique⁵ ». L'interprétation analytique sépare le symptôme de la jouissance phallique, celle qui se consomme de *lalangue*, celle qui s'éprouve en séance.

Ainsi, le symptôme est réduit, « quelque chose peut reculer du champ du symptôme » (cf. « Conférence de presse à Rome ⁶ »). Précisons. L'équivoque de l'interprétation implique que l'analyste doit tenir compte « de ceci, que, dans ce qui est dit, il y a le sonore, et que ce sonore doit consonner avec ce qui en est de l'inconscient ».

La mise en jeu de la consonance dans l'équivoque va réduire, nettoyer *lalangue* de son jouir. C'est pourquoi l'analyste fera attention à ce qu'il dit, il choisira ses termes afin de ne pas plaquer ses propres signifiants, il doit entrer dans le jeu de *lalangue* de l'analysant, afin que « de temps en temps, ça lui échappe ⁷ ».

Renoncer à donner du sens conduit l'analyste à s'orienter sur la littéralité sonore de ce qui s'impose de *lalangue*, soit des façons de dire, des sonorités de l'analysant. Ce retour au chiffre, à l'empreinte, c'est s'approcher du point où la parole est parole imposée, pure torsion de voix.

L'effet de sens résulte d'un jeu de langue, de l'équivoque, il est en lui-même insensé, il est à situer du côté de « l'abolition du sens ». Il est nécessaire de distinguer le sens de l'effet de sens. Dans le séminaire *R.S.I.*, Lacan discute à propos du nœud borroméen à trois ronds la question de l'équivalence des trois consistances.

Je le cite dans la leçon du 11 février 1975 : « C'est bien en ça qu'il y a quelque chose à redresser : la consistance de l'imaginaire est strictement équivalente à celle du symbolique, comme à celle du réel. C'est même en raison du fait qu'ils sont noués de cette façon, c'est-à-dire d'une façon qui les met strictement l'un par rapport à l'autre, l'un par rapport aux deux autres, dans le même rapport – c'est même là qu'il s'agit de faire un effort qui soit de l'ordre de l'effet de sens. Qui soit de l'ordre de l'effet de sens, je veux dire que l'interprétation analytique implique tout à fait une bascule dans la portée de cet effet de sens. Il est certain qu'elle porte, l'interprétation analytique porte d'une façon qui va beaucoup plus loin que la parole. »

C'est en convoquant la distinction des trois consistances que Lacan approche la tâche de l'analyste, soit l'interprétation. « L'effet de sens exigible du discours analytique n'est pas imaginaire, il n'est pas non plus symbolique, il faut qu'il soit réel. Et ce dont je m'occupe cette année, c'est d'essayer de serrer de près quel peut être le réel d'un effet de sens ⁸. »

Puis Lacan se demande « si l'effet de sens dans son réel tient bien à l'emploi des mots ». Il poursuit : « Je dis l'emploi au sens usuel du terme, ou seulement à leur jaculation ⁹. »

L'accent est donc mis à présent sur le sonore. Le dire interprétatif fait acte de nouage « de la bonne façon » s'il tient rigoureusement compte du sonore, ce qui correspond du côté de l'analyste à « se tenir à la corde du réel ». C'est à propos de cette articulation de l'effet de sens dans son réel avec le sonore que Lacan avance le terme de « jaculation », terme qui ne se trouve pas dans le dictionnaire.

Pour Lacan, « jaculation » renvoie aux sonorités, à la manière de prononcer les mots, à leur lancée, leur rythme, leur jet, leur tonalité. Il s'articule avec le *motérialisme* de *lalangue*, soit le mode de cristallisation, la manière dont les premières empreintes de *lalangue* se sont inscrites et constituées comme traces sonores.

Lacan poursuit : « Beaucoup de choses depuis toujours l'ont donné à penser, mais de cet emploi à cette jaculation, on ne faisait pas la distinction. On croyait que c'était les mots qui portent. Alors que si nous nous donnons la peine d'isoler la catégorie du signifiant, nous voyons bien que la "jaculation" garde un sens, un sens isolable ¹⁰. »

À purifier le sens que véhicule le signifiant, par la « jaculation » qui prête à équivoque, c'est l'effet de sens dans son réel qui est visé. Cela n'est appréhendable qu'avec le nœud borroméen, c'est-à-dire qu'une intervention sur une consistance a un effet sur les deux autres consistances, ou une intervention à un croisement de deux consistances a un effet sur la troisième qui *ex-siste* aux deux autres.

La réponse de l'analyste au dire du symptôme de l'analysant va dépendre de son mode d'entrer en résonance, de « l'apprivoiser », de consonner avec le dire du symptôme. L'interprétation ne vise pas la provocation ni le conflit avec le symptôme, car « le symptôme et cette sorte d'intervention de l'analyste – il me semble que c'est le moins qu'on puisse avancer – sont du même ordre ¹¹ ».

Pour Lacan il n'y a que la poésie qui réussisse à unir le sonore et le sens : « [...] à l'aide de ce qu'on appelle l'écriture poétique, vous pouvez avoir la dimension de ce que pourrait être l'interprétation analytique ¹² ». Pourquoi ?

Mes références à la poésie sont ici Mallarmé, Blanchot et bien sûr Georges Bataille.

Je ne m'attarderai pas sur Mallarmé, sauf pour dire que pour lui le poème conduit, au-delà des illusions du sens, à l'avènement qu'est l'irruption de la vérité. Mallarmé poète est un producteur d'énigmes que l'activité

poétique laisse comme traces, énigmes à la limite du sens. Ces traces laissées par l'activité poétique libèrent la vérité de la prison du sens.

Il y a aussi Blanchot, qui a plusieurs fois écrit sur Mallarmé et notamment « La parole ascendante, ou Sommes-nous encore dignes de la poésie ? ». Dans ce texte, il affirme que la notation émotionnelle n'est plus poésie mais prose. Pour Blanchot, comme pour Bataille, l'écriture des émotions, du ressenti, du pathos renvoie plus à la prose qu'au vers. En effet, la poésie est tout entière ambiguë. Elle est à la limite de deux univers : celui du sens et celui du non-sens. Elle dérive, quelque part, entre le savoir et le non-savoir.

Cela me renvoie à la « haine de la poésie », expression que Bataille emprunte à Mallarmé. Pour Bataille, la véritable poésie est ce mouvement violent et *voulu* qui excède le langage, le force à dépasser la simple expression des possibles. La poésie libère les mots de leurs propres limites, avec violence s'il le faut. Le possible alors semble fondé par l'impossible. Cela ne veut pas dire autre chose que ceci : le savoir n'a aucun fondement stable et ne cesse, quoi qu'il en ait, de se dissoudre dans le non-savoir. Pour Bataille, « le pouvoir d'exprimer la poésie, [...] est le langage de l'impossible ».

Où mène la poésie qui vise l'extrême du possible ? À quoi bon l'impossible ? Pour rien est une réponse. La poésie fait éclater le langage au-delà de lui-même, ce qu'elle déploie ne s'inscrit pas à mesure dans le livre du Savoir. La poésie n'explique pas. La poésie est ce mouvement du langage exsudant, forme d'expression effondrée, faille du discours où les mots s'engouffrent et se perdent, « mise à mort » de la discursivité.

Pourquoi interpréter poétiquement ? Parce que seule la poésie permet de démêler le sens de ce qu'on a dit dans une analyse et pour ce faire de « s'apparenter à un poète ». S'apparenter à un poète pour ceux qui parlent en psychanalyse signifie aller au-delà de l'Œdipe, au-delà de l'apparement de l'Autre à l'Un du sens dont le père consiste. Cette interprétation repose sur l'*ex-sistence* même du réel et non sur la concaténation signifiante.

Dans son *Séminaire XXIII*, Lacan nous dit : « [...] ce qui se module dans la voix n'a rien à faire avec l'écriture. C'est en tout cas ce que démontre parfaitement mon nœud bo, et ça change le sens de l'écriture ¹³ ».

Pour terminer, je citerai Francis Ponge (que Lacan qualifie de « grand poète ») dans ses entretiens avec Philippe Sollers : « Le poète réalise à chaque instant la transmutation de la raison en réson. C'est la résonance dans le vide conceptuel, de la lyre elle-même comme instrument de raison au plus haut prix. Il réalise un concert varié de vocable ¹⁴. »

Je conclurai avec cette interrogation de Lacan sur la fonction de l'interprétation, dans le texte « La direction de la cure et les principes de son pouvoir » : « À quel silence doit s'obliger maintenant l'analyste [...] pour que l'interprétation retrouve l'horizon déshabité de l'être où doit se déployer sa vertu allusive ¹⁵. » En effet, le devoir d'interpréter pourrait être le devoir pour l'analyste de se faire énigme pour faire venir au dire l'Un tout seul de la jouissance opaque du symptôme.

Lacan emploie dans « L'étourdit » le terme « apophantique » pour exprimer l'idée que l'interprétation serait une monstration de ce qui échappe à l'énoncé. L'interprétation de l'analyste est un dire apophantique dans le sens où elle vise ce qui s'écrit en deçà des dits, qui laisse une trace et qui touche à la jouissance. C'est là que s'origine le réel du symptôme.

Mots-clés : lalangue, interprétation, sens, sonore, poésie, résonance.

* ↑ Texte prononcé lors de la matinée préparatoire aux Journées nationales de Toulouse « Le devoir d'interpréter », le 18 novembre 2017 à Bordeaux.

1. ↑ J. Lacan, « Conférence de Genève sur le symptôme » prononcée au centre R. de Saussure à Genève, le 4 octobre 1975, *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5, 1985, p. 5-23.

2. ↑ *Ibid.*

3. ↑ J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 293-294.

4. ↑ J. Lacan, « La troisième », Rome, 1^{er} novembre 1974, conférence parue dans les *Lettres de l'École freudienne*, n° 16, 1975, p. 177-203.

5. ↑ *Ibid.*

6. ↑ J. Lacan, « Conférence de presse à Rome » prononcée au centre culturel français à Rome, le 29 octobre 1974, parue dans *Lettres de l'École freudienne*, n° 16, 1975, p. 6-26.

7. ↑ J. Lacan, « Conférences et entretiens dans les universités nord-américaines », *Scilicet*, n° 6-7, Paris, Seuil, 1976, p. 50.

8. ↑ J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 11 février 1975.

9. ↑ *Ibid.*

10. ↑ *Ibid.*

11. ↑ J. Lacan, « Conférences et entretiens dans les universités nord-américaines », art. cit., p. 46.

12. [↑](#) J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire inédit, leçon du 19 avril 1977.
13. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 144.
14. [↑](#) *Entretiens de Francis Ponge avec Philippe Sollers*, Paris, Seuil, coll. « Essais », 2001, p. 158.
15. [↑](#) J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits, op. cit.*, p. 641.